

et comment ils me parlent de ce ciel qu'ils n'ont pas encore, mais qui est la seule chose qu'ils se soucient vraiment d'avoir.

C'est vrai, quand un peuple pense au ciel, qu'importe vraiment pour lui la terre ? et il y a tant de façons de penser au ciel. A ce progrès terrestre, à cette prétendue civilisation des métaux et des vêtements, à ces méthodes inédites de faire produire à l'argent de plus forts intérêts et d'utiliser mieux les matières premières, comment ne pas opposer alors, pour la lui préférer, cette prétendue barbarie, qui n'est, à tout prendre, qu'une autre forme de civilisation, mais une civilisation tout intérieure, et qui est bien aussi une culture, mais une culture des sentiments ? Voyez le raffinement de ces cœurs sous la grossière chemise, mais qui déplorent chaque jour le supplice immérité du Christ. Et celui-ci qui chantonne en fermant les yeux et en balançant la tête, et celui-ci simplement qui pêche et celui-ci simplement qui fauche, — mais quelles richesses soudain, quelles *réserves* ! : je viens de laisser échapper le mot, tout est là : la civilisation, au vrai sens, est quelque chose où on peut aller puiser, quelque chose au nom de quoi et conformément à quoi on peut créer à son tour, quelque chose qui est fait non pour le bien-être des hommes, car qu'importe au fond le bien-être ? mais pour fortifier l'individu en lui-même, dans ce qu'il a de plus secret et de meilleur.

Et puis comme ce peuple distingue et aime ce qui est humain, je veux dire ce par quoi les hommes se ressemblent. Je parlais de ses « réserves » : je n'entendais pas dire qu'elles n'eussent pas été utilisées encore (quoique peut-être pas très complètement) ; où nous le trouvons donc ce peuple, c'est dans son art, et dans toutes les formes et à tous les « étages » de son art, — art entre tous humain, en effet, art amoureux de la fraternité. Non la fraternité voulue des philanthropes, qui cherche à rapprocher, parce qu'elle s'effraie des distances ; une fraternité au sens que nous sommes tous fils véritablement du même père, seulement nous l'avons oublié. Alors nous allons dans l'isolement jusqu'au jour qu'un passant inconnu nous appelle. Il s'appelle Tolstoï, il s'appelle Dostoïevsky, il s'appelle Moussorgski, — et nos différences sont oubliées, et c'est comme si on avait retrouvé ses papiers de famille ; alors, regardant dessus, nous nous apercevons que tous ceux qui nous entourent nous sont étroitement apparentés...

*Ex oriente lux*, et bien peu sensibles sont ceux d'entre nous qui ne se sentent point tout près de l'âme slave, elle qui, un jour donné, sera peut-être la rédemptrice de l'Europe. Elle est comme un arbre prodigieux dont les racines sont plus profondes dans la terre et les hautes branches plus voisines du ciel.

PAUL MORISSE.

#### VARIÉTÉS

**Edmond Bailly.** — L'ancien éditeur de la Société théosophique, Henri-Edmond Limet, dit Bailly, est mort le 8 septembre dernier. Il était né à Lille le 19 juin 1850, à deux heures de l'après-midi.

J'ai passé souvent d'agréables moments en sa compagnie et en celle de sa femme, dans sa petite boutique du 10 de la rue Saint-Lazare. Il était du reste très érudit et un fin appréciateur des belles choses. Il avait beaucoup étudié les religions, notamment celles de l'Inde et aussi le mahométisme. Il a même écrit sur ce dernier un ouvrage fort intéressant : *l'Islamisme et son Enseignement ésotérique*. Il avait publié aussi un excellent et curieux petit livre sur *Le Son dans la Nature* et, sous le titre de *La Légende de Diamant*, sept récits du monde celtique, « reconstitués d'après les inscriptions astro-mentales, en accord avec la tradition orale ou écrite ».

Bailly était, en outre, un musicien remarquable et très original. Il s'était initié spécialement à la musique hindoue et avait même construit de ses propres mains plusieurs instruments de musique en usage dans l'Inde.

Il avait mis en musique *Trois rondels de Charles d'Orléans*, un poème — *Apparition* — de Stéphane Mallarmé, un fragment d'un autre de Fiona Macleod : *La Tristesse d'Ulad* et celui intitulé : *Larmes*, dont il était lui-même l'auteur, et reconstitué *le Chant des Voyelles* comme invocation aux dieux planétaires.

La maison d'édition de Bailly était située au 11 de la rue de la Chaussée d'Antin. La cour de derrière étant commune avec le 14 de la rue Halévy, il eut ainsi la faculté de pouvoir disposer de deux entrées et de deux adresses. Aussi en usa-t-il. Du côté de la rue de la Chaussée d'Antin sa maison s'appela : *Librairie de l'Art indépendant* et de celui de la rue Halévy : *Comptoir d'Edition*, suivi des mots : « Estampes, Livres, Musique ».

Les livres qu'il édita portèrent tantôt l'une, tantôt l'autre de ces deux adresses et de ces deux firmes. Ainsi la revue *la Haute Science* eut pour firme la première, tandis que *Chez les Passants* de Villiers de l'Isle-Adam, orné d'un beau frontispice de Félicien Rops, eut la seconde.

Bailly ne voulait pas sans doute commettre *la Haute science* avec les écrits des auteurs édités par le *Comptoir d'Edition*. Cette manière d'opérer est vraiment d'une amusante originalité.

Au-dessous du titre de ses ouvrages était une sorte de sphinge ailée, avec queue de poisson, accroupie et entourée d'un ovale avec en haut un hexagramme enfermé dans un écu et en bas la devise : *Non hic piscis omnium*.

En tant qu'éditeur, Bailly fut d'abord celui de l'Ecole symboliste, puis celui de la Société théosophique.

M. A.-Ferdinand Herold m'a très obligeamment renseigné sur les rapports de Bailly avec le groupe des symbolistes. Je l'en remercie ici de tout cœur.

Les éditions littéraires que publia Bailly étaient généralement

tirées à petit nombre, mais avec de beaux caractères et sur des papiers de luxe tels que le Hollande ancien, le Japon impérial et le Whatman ou sur des papiers teintés. Certaines étaient ornées d'un frontispice ou même illustrées de dessins d'artistes, tels qu'Odilon Redon, Alexandre Séon et Félicien Rops.

Parmi les poètes qui se firent éditer par Bailly, il convient de citer Ferdinand Herold, déjà nommé, Henri de Régnier, Pierre Louys, André Gide, Pierre Quillard, Karl Boès, Edouard Ducoté, Albert Fleury, Paul Claudel, Paul Vérola, Gabriel Trarieux, André Fontainas, Paul Fort, Maurice LARGERIS, Fernand CAUSSY, Henri MAZEL, Pierre DEVOLUY.

De Ferdinand Herold parurent, à l'Art Indépendant, un mystère : *La Joie de Maguelonne* (1891), un recueil de poèmes : *Chevaleries sentimentales*, avec frontispice d'Odilon Redon (1898), deux poèmes dramatiques : *Floriane et Persigant* (1894) et *Le Victorieux* (1895) et une traduction du sanscrit de l'*Upanishad du Grand Aranyaka* (1894). Henri de Régnier y donna ses *Poèmes anciens et romanesques* (1890), *Tel qu'en songe* (1892), *Contes à soi-même* (1894) et *Aréthuse* (1895) ; Pierre Louys : *Les Poésies de Méléagre* (1893), *Léda ou la Louange des bienheureuses ténèbres* (1893), *Ariane ou le Chemin de la Paix éternelle* (1894), *La Maison sur le Nil ou les Apparences de la Vertu* (1894), *les Chansons de Bilitis* (1894) et une traduction de *Scènes de la Vie des Courtisanes* de Lucien (1894) ; Pierre Quillard : *la Gloire du Verbe* (1890), un poème dialogué : *l'Errante* et la traduction de *l'Antre des Nymphes de Porphyre* et du *Livre de Jamblique sur les mystères* (1893-1894) ; André Gide : *Les Poésies d'André Walter* (1891), *le Voyage d'Urien* (1893), *Paludes* (1895) et le *Traité du Narcisse* (1899) ; Karl Boès : *Les Opales*, avec un frontispice musical de Vincent d'Indy ; Edouard Ducoté : *Le Septénaire de notre amour* et *Aux Écoutes* et une traduction de *Poésies diverses* d'Ausone ; Albert Fleury : *Sur la Route* et *Impressions grises* ; André Fontainas : *Les Vergers illusoire* (1892) ; Paul Fort : *Plusieurs choses* (1894), *Premières lueurs sur la Colline* (1894), *Monnaie de Fer* (1894), *Presque les doigts aux clés* (1895) ; Maurice LARGERIS : *Les Chants du Kosmos* ; Paul Vérola : *Les Orages, l'Infamant* ; Gabriel Trarieux : *La Gloire du Verbe* (1890), *La Chanson du Prodigue* (1890), *Le Songe de la Belle au Bois*, *Nuit d'avril à Céos*, *la Retraite de Vie*, *la Coupe de Thulé* et *Le Fils de don Juan* ; Henri Mazel : *La Fin des Dieux* ; Fernand CAUSSY : *Cléante ou le Désir en cage*, et Paul Adam : *Le Conte futur*.

Il publia également des œuvres de Jules Bois, d'Emile Cottinet, de Louis Ernault, d'Edouard Franchetti, de Léonce de Larmandie,

de Bernard Lazare, de Lorenzi de Bradi, de A.-E. Mann, de Jules Méry, d'Henri Michel, de Michel Féline, de Paul Rougier, d'Antoine Sabatier, d'André de Seipse, de Gustave de Violaine et d'André Yebel.

On voit par cette longue énumération des œuvres éditées par Bailly qu'il avait en mains tous les éléments pour créer une grande maison d'édition. Il aurait pu être le Lemerre des Symbolistes.

Dans le groupe de poètes qu'il éditait, il y en avait plusieurs qui l'auraient volontiers commandité. Ils lui avaient même fait des offres à ce sujet. Malheureusement Bailly était un mauvais commerçant. Il n'apportait pas assez de sollicitude attentive et d'activité entreprenante à la vente de ses livres et il ne se demandait pas ce qu'il convenait de faire pour développer ses affaires.

La plupart des écrivains qu'il éditait se retirèrent peu à peu de sa maison. Ils cherchèrent ailleurs un autre éditeur et ils allèrent au *Mercure de France*, qui n'était encore qu'une revue. Paul Claudel, Fernand Caussy, Edouard Ducoté, André Fontainas, André Gide, Ferdinand Herold, Paul Fort, Henri Mazel, Pierre Louys, Pierre Quillard et Henri de Régnier comptèrent parmi les premiers et les plus importants des auteurs de la librairie du *Mercure*, qui a pris depuis un très grand développement. Ainsi cette nouvelle maison d'édition fut en grande partie l'héritière de la clientèle d'auteurs de *l'Art indépendant*.

Bailly fut aussi un éditeur de l'occultisme et de la théosophie. Il publia la meilleure revue qui ait paru dans cet ordre d'idées. C'était *La Haute Science*, « revue documentaire de la tradition et du symbolisme religieux ». Elle n'eut malheureusement que deux ans d'existence (1893-94). Elle donna les traductions de Ferdinand Herold et de Pierre Quillard que j'ai signalées plus haut et, en outre, le *Traité de la Petite Assemblée sainte*, tirée du *Zohar*, par un kabbaliste de la tradition orthodoxe, le *Traité des Dieux et du Monde* de Salluste le Philosophe par Formey, les *Hymnes de Proclo*, par Louis Ménéard, *l'Invariable Milieu* (attribué à Confucius) par Abel Rémusat, la *Cosmogonie de Moïse* par Fabre d'Olivet, le *Tao* et le *Te* de Laotseu par A. de Pouvourville, le *Rig-Véda* (premier Mandala) par Emile Burnouf, les *Apocryphes éthiopiens* par René Basset et de très importantes études de Bernard Lazare sur la *Télépathie et le Néo-spiritualisme*, de A. Laurent sur *la Magie et la Divination chez les Chaldéo-Assyriens*, de Louis Ménéard sur *les Origines du Christianisme* et sur *l'Exégèse biblique et la symbolique chrétienne*, d'Alaster sur *Apollonius de Tyane*, de Lacuria sur la *Trinité*, la *Distinction*, le *nombre 2* et la *Double série des nombres* et de J.-B.-C. de la Monnerie sur la *Science écrite de tout l'Art hermétique* et enfin les très curieuses *Lettres d'un Mort* de Louis Ménéard.

Plus tard, Bailly édita deux autres périodiques qui n'eurent pas non plus une longue existence : *L'Isis moderne* qui ne compte que six numéros et qui donna des études de Mac Grégor-Mathers sur la Kabbale, de Vivekananda sur *l'Idéal d'une religion universelle*, de Louis Ménard, de V.-Emile Michelet, d'Emile Burnouf, etc. et les *Libres Etudes*, d'octobre 1909 à septembre 1910, qui renferment également d'intéressants articles.

En tant qu'éditeur de la Société théosophique, Bailly publia les six gros volumes de la *Doctrine secrète* par H.-P. Blavatsky, qui est comme la bible des théosophes, plusieurs ouvrages du colonel Olcott, qui fut le premier président de la Société et ceux très nombreux de M<sup>me</sup> Annie Besant qui lui succéda et les œuvres de nombre d'autres théosophes.

Dans sa librairie, il donna pendant quelque temps des concerts pour violons et des quatuors, sous la direction du compositeur Ernest Chausson, et des œuvres de Claude Debussy, notamment la *Demoiselle élue* et une pièce symphonique du *Prélude de l'après-midi d'un Faune* de Stéphane Mallarmé.

Il y exposa aussi des planches et des eaux-fortes de Rops et des lithographies d'Odilon Redon.

Telle fut l'œuvre si diverse, mais très belle et très intéressante du regretté Bailly.

JACQUES BRIEU.

#### LA VIE ANECDOTIQUE

« Le petit cuisinier économe ». — Mélanophilie ou mélanomanie.

J'ai trouvé un petit livre qui n'est pas plus mentionné parmi les classiques de la table que le traité sur la tempérance du fameux Cornaro lequel donnait l'exemple en n'ingérant que : « quatorze onces de liquide et de solide par jour, et il vécut cent ans. »

Le petit livre est anonyme. Il a été imprimé l'an IV, « dans les temps difficiles » de la Révolution et il traite d'un sujet bien actuel en cette époque de taxes, de restrictions et de tessères annonnaires ou cartes alimentaires. Au demeurant, en voici le titre suggestif : **Le petit cuisinier économe ou l'Art de faire la cuisine au meilleur marché.**

On y a ajouté « l'indication des aliments les plus rapprochés des facultés de tous les citoyens; avec la manière de faire le pain, et des instructions claires et faciles sur le traitement et l'apprêt des pommes de terre, dans les temps difficiles, etc. »

En ce temps-là, Frédéric de Prusse était à la mode, et Alfred de Vigny a signalé dans Napoléon des traits qui décèlent l'imitation de Frédéric-le-Grand. Les Allemands de 1914 professaient pour Napo-